

Les Touareg

p. 162 - 172

Les Touareg sont plus souvent associés, dans l'imaginaire collectif, aux montagnes du Sahara qu'aux eaux du Niger : ce sont les nomades du désert plus que les riverains du fleuve : la vallée du Niger n'évoque-t-elle pas avant tout les pêcheurs bozo, somono ou sorko, également les paysans bambara ou songhay et les éleveurs, agriculteurs ou agro-pasteurs peul ou rimaïbé ? Et pourtant, même si l'image d'Épinal représente les Touareg comme les hommes du dromadaire et non comme les hommes du poisson (ils n'en consomment d'ailleurs pas), ceux-ci sont arrivés sur les bords du fleuve : ils l'ont traversé pour s'installer sur la rive droite du Niger qu'on appelle gourma et qu'eux dénomment Arabanda (du songhay *hari-banda*, «au-delà de l'eau») : ils ont participé à l'histoire compliquée de la boucle du Niger comme des acteurs souvent violents, mais aussi comme des partenaires qui ont établi des accords, changeants au gré des circonstances, avec les populations voisines, successivement alliées ou ennemies ; cette présence est aussi marquée par les Bella, serfs de divers statuts, Tamasheq noirs, partie intégrante de cette société, composante majoritaire aux abords du fleuve, cultivant souvent au profit de leurs anciens maîtres. Les Touareg sont associés à la vallée du Niger et c'est ici l'occasion de chercher à définir un peuple aux facettes multiples au-delà d'un stéréotype souvent caricatural.

Un pays Touareg ?

«Les Touareg, dit le Père de Foucauld (1940, p. 98), semblent se diviser en sept groupes principaux, Kel-Ahaggar, Kel-Ajjer, Taitok, Kel-Aïr, Kel-Adrar, Iwellemmeden, Kel Geres ; les trois premiers habitent la partie Nord du Sahara et sont surtout en relation avec l'Algérie, les quatre autres habitent la partie Sud du Sahara ou le Soudan et ont presque toutes leurs relations avec le Soudan.» Cette distribution en sept groupes, trois au Nord du Sahara, quatre au Sud, montre

comment les Touareg de l'Ahaggar se représentent leur pays, centré sur les principaux massifs (Fig. 1). Les seuls qui ne soient pas liés à une montagne sont les Iwellemmeden et les Kel Geres. Les premiers, issus de différents massifs, ont formé deux groupements distincts dans les plaines et plateaux Sud-sahariens : «Ceux de l'Ouest» (Kel Ataram) qui ont atteint le fleuve et «ceux de l'Est» (Kel Denneg) qui nomadisent dans le vaste bassin sédimentaire enchâssé entre Adrar des Iforas et Aïr ; les seconds, les Kel Geres, ont quitté l'Aïr pour s'avancer vers le Sud jusqu'aux frontières de l'actuel Nigeria. Ces sept groupes, nous le verrons, doivent être aujourd'hui redéfinis, analysés à la lumière des groupes méridionaux et replacés dans le cadre de leurs nouveaux territoires : les pièces du puzzle n'ont cessé de se déplacer, de se scinder, de se regrouper et cette transformation continue sous nos yeux.

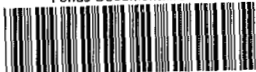
Cette rapide énumération montre cependant que les groupes touareg cités possèdent des limites communes, qu'ils occupent un espace cohérent, bref qu'ils constituent un «pays touareg» reliant les deux rives du Sahara. Ce pays, dont on peut fixer les contours, constitue un pont entre le Maghreb et la zone soudanienne, un lien entre les civilisations «arabo-berbères» et «négro-africaines» (bambara, songhay, haoussa).

Contrairement aux Peul, autre peuple à tradition pastorale, répartis dans un domaine zonal, de l'Atlantique au Nil, souvent minoritaires au sein de sociétés paysannes ou aux côtés d'autres éleveurs, les Touareg possèdent un «pays» aux contours précis, avec des massifs montagneux qui en forment l'armature ; ce «pays» a pu être appelé le «fuseau touareg» (Monod, 1968, pp. 269-288), puisqu'il fait partie d'une série de fuseaux méridiens «d'alternance rythmique» qui se succèdent, les uns positifs, axes entre les deux rives du Sahara et domaines culturels originaux (fuseaux maure, touareg, tedadza), les autres négatifs séparant les précédents d'un *no man's land* désertique (Majâbat al Koubrâ, Tanezrouft, puis Ténéré et enfin désert libyque).

Les Touareg occupent donc un espace sans solution de continuité, tout comme les Mossi, les Baoulé ou les Bamiléké dont les importantes communautés ont imprimé leurs mar-

Peuples

Fonds Documentaire IRD

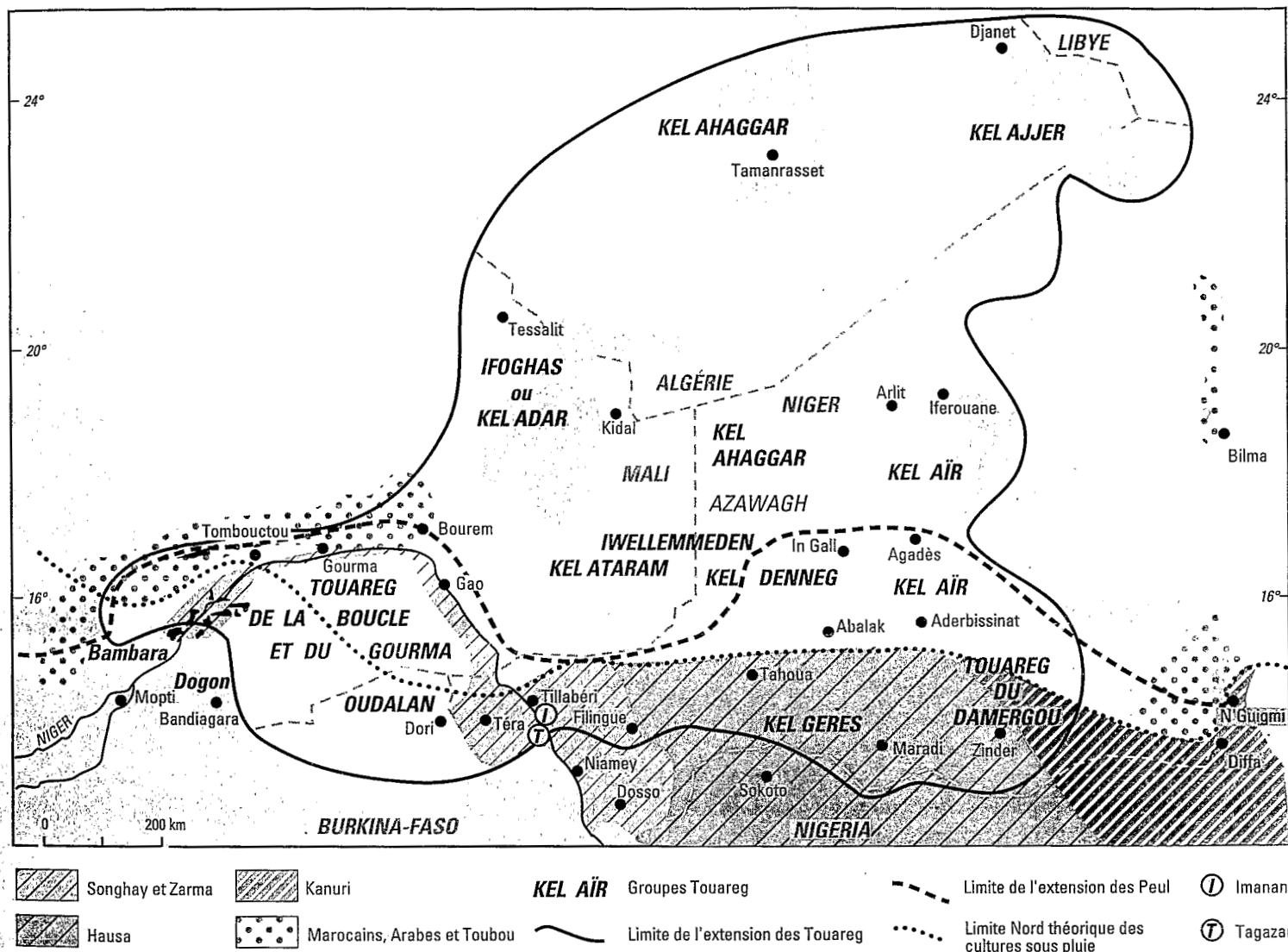


010023046

Fonds Documentaire IRD

Cote : Bx23046 Ex : 1

Fig. 1
Berbères et Touareg.



ques aux régions qu'elles ont conquises. Toutefois, ces dernières ethnies forment en général des peuplements très denses au sein d'un même État, où elles constituent un des groupes majeurs par leur importance numérique ou par le rôle de leurs chefferies. Le «pays touareg», lui, est partagé entre de nombreux États : Libye, Algérie, Mali, Niger, Burkina-Faso.

Loin du rêve caressé par des militaires français qui, de l'époque coloniale jusqu'à la guerre d'Algérie, souhaitaient un État autonome, indépendant du Maghreb et du Soudan, des Arabes et des Noirs — ils ne tenaient pas compte du fait que cette unité politique n'avait jamais existé —, les Touareg font aujourd'hui partie de nations pluri-ethniques : dans chacune d'elles, ils ne constituent qu'une minorité.

Les Touareg se rattachent à la souche linguistique berbère dont ils constituent le rameau le plus méridional : il s'agit donc d'un parler appartenant à une communauté qui déborde le pays touareg, puisque le berbère est répandu dans tout le Maghreb, du Sud marocain à l'Égypte (où se trouve le maillon le plus oriental dans l'oasis de Siwa), en passant par l'Algérie, le Sud tunisien et la Libye. Tous ces parlers berbères sont trop diversifiés pour permettre à un Touareg de communiquer avec un Kabyle ou un Chleuh. En revanche, un Touareg du Tassili ou de l'Ahaggar comprend un Touareg de l'Oudalan (Burkina-Faso) ou du Damergou (Niger). Les idiomes touareg (*tamasheq*, *tamajaq*, *tamahak*, *tawillemet*) sont suffisamment proches pour ne pas constituer de barrières infranchissables

entre leurs locuteurs. Les emprunts aux langues vernaculaires extérieures – le touareg n'étant guère un parler de communication inter-ethnique ni un langage véhiculaire des commerçants – sont relativement rares. Bien que l'arabe, au Nord du Sahara, le haoussa au Sud-Est et le songhay au Sud-Ouest puissent avoir une influence non négligeable, le touareg est resté, sur le plan lexical, un des parlers berbères les plus purs : c'est ainsi que les emprunts à l'arabe sont seulement de 5 % pour le touareg, 25 % pour le chleuh et 35 % pour le kabyle (Chaker, 1984, p. 225). Seuls parmi les berbérophones, les Touareg possèdent une écriture connue et utilisée par les hommes comme par les femmes : ces caractères *tifinagh* se rencontrent aux côtés de gravures rupestres (Fig. 2), inscriptions anciennes sur les rochers, patinées par le temps ou sous la forme des graffitis actuels d'un berger qui marque son passage sur un rocher ou sur le tronc d'un arbre par une inscription commençant presque toujours par son nom : *awa nekk Taher...* («ceci moi, Taher...»), ou enfin sur des feuillets avec un crayon à bille. L'antique alphabet libyco-berbère se retrouve sous forme d'inscriptions anciennes sur les parois rocheuses du Sahara, difficilement déchiffrables, ou de messages récents de bergers ou de voyageurs. Il n'est guère concurrencé par l'arabe, pourtant enseigné dans les écoles coraniques, mais presque exclusivement réservé au domaine religieux. Le parler et l'écriture des Touareg sont un refuge, un conservatoire culturel préservé par l'éloignement des centres de diffusion des langues et des écritures conquérantes (arabe et français), sauf en Algérie et en Libye.

Le langage, qui est le premier critère par lequel les Touareg se définissent, a heureusement bénéficié de travaux nombreux depuis le début du siècle. Ceux du Père de Foucauld ont donné une impulsion majeure et constituent une source irremplaçable de documentation sur le parler des Kel Ahaggar (dictionnaires, textes, poèmes)¹. Cette littérature n'est pas un patrimoine en voie de disparition : elle vit, et les jeunes gens

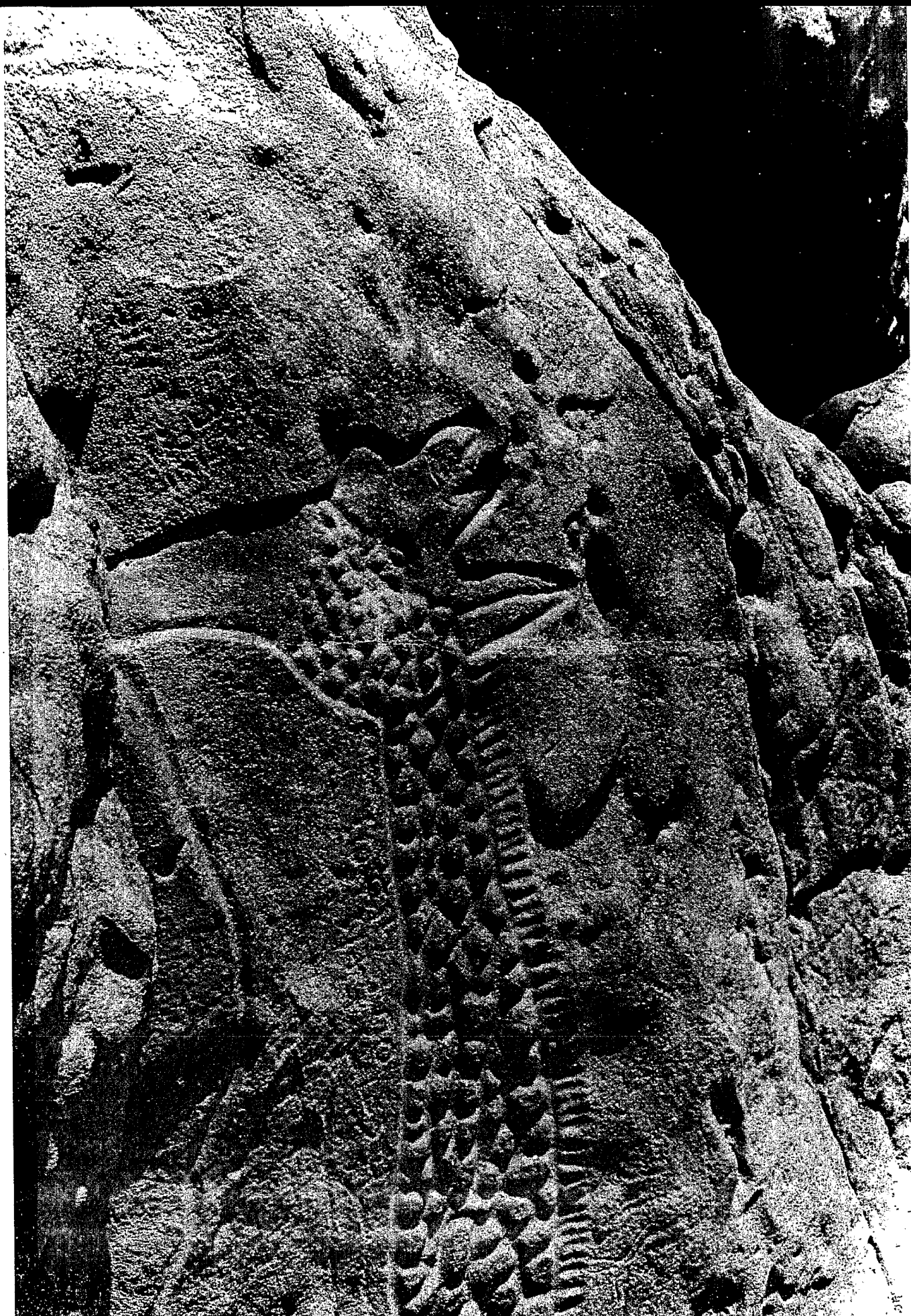
continuent à décrire leurs amours ou à raconter leurs voyages dans des poèmes. Si la guerre et les exploits des héros ne viennent plus comme par le passé nourrir l'inspiration, les poèmes chantent toujours les sentiments amoureux et aussi les événements majeurs du monde actuel : sécheresses, migrations, travail salarié dans les villes deviennent les nouveaux thèmes de poèmes lyriques où s'exprime la nostalgie de verts pâturages, de campements délaissés, de la famille éloignée, et de femmes aimées dont la pensée soutient l'exilé.

Le «pays touareg» constitue donc un territoire cohérent où vit un même peuple, héritier d'une même culture : il forme un pont, un passage obligé entre les deux rives du Sahara depuis que le «fuseau maure» à l'Ouest et le «fuseau toubou» à l'Est n'offrent plus guère de sécurité. Le «fuseau touareg» était devenu l'axe privilégié pour les voyageurs, les commerçants, les touristes : il n'est pas sûr qu'il le soit encore dans son tracé de l'Ouest, en raison de l'insécurité qui règne actuellement dans ce secteur. Deux itinéraires parallèles faisaient communiquer Maghreb et Afrique noire. La route occidentale traversait le Tanezrouft et par Bidon V, Tessalit, la vallée du Tilemsi, gagnait la vallée du Niger à Gao ou Bourem. La seconde, plus à l'Est, goudronnée jusqu'à Tamanrasset en Algérie, et jusqu'à Arlit au Niger, permettait à tous les véhicules la traversée du Sahara : cette avancée de deux routes à la rencontre l'une de l'autre a favorisé un flux constant de véhicules qui atteint sa crue maxima en saison froide, de novembre à février, et son étiage d'avril à septembre, d'ailleurs jamais complètement interrompu.

L'appartenance à une communauté internationale berbère n'est connue que des élites intellectuelles qui ont voyagé au Maghreb ou en Europe et des Touareg de plus en plus nombreux qui s'attachent à recueillir les traditions, la littérature orale (poèmes, récits historiques, contes, etc.) dans le cadre d'organismes locaux et internationaux ou encore dans des travaux universitaires. Ils découvrent alors que la langue touareg est enseignée dans une chaire de berbère, commune à tous les parlers, dans les institutions universitaires (INALCO, ex-Langues orientales à Paris par exemple), que des revues de qualité, une encyclopédie paraissent régulièrement et permettent la diffusion de la culture berbère en général et celle de la culture touareg en particulier².

1. Foucauld, Père Charles de, *Poésies touarègues Dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Ernest Leroux, 1925-1939, 2 vol. : t. I, 1925, 658 p.; t. II, 1939, 461 p. *Dictionnaire abrégé touareg-français de noms propres (dialecte de l'Ahaggar)*, Paris, Larose, 1940, 362 p. *Dictionnaire touareg-français*, Paris, Imprimerie nationale, 1951-1952, 4 vol., 2 028 p. Foucauld, Père Charles de, et Calassanti-Motyliniski, A. de, *Textes touaregs en prose*, Aix-en-Provence, Edisud, 1984, 359 p. (édition critique et traduction de S. Chaker, H. Claudot et M. Gast).
2. *Encyclopédie Berbère*, Aix-en-Provence, Edisud, 10 vol. déjà parus. «Awal», *Cahiers d'études berbères*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme. *Études et documents berbères*, Paris, La Boîte à Documents. Différents organismes recueillent, transcrivent et publient les traditions orales : CELHTO (Centre d'études linguistiques et historiques par tradition orale) de l'OUA à Niamey. Services d'alphabétisation (Niamey, Bamako). Université de Copenhague, sous la direction du Prof. K. G. Prasse. ACCT (Agence de coopération culturelle et technique) a financé des publications (Bibliographie touarègue).

Fig. : Gravure rupestre figurant une tête de girafe avec des inscriptions en caractères *tifinagh* découverte dans l'oued Dabu à l'Ouest de l'Aïr au Niger



Les dénominateurs communs

Tout au long de ce «fuseau touareg», on retrouve les marques de la civilisation touareg. Un même langage d'abord, le lien le plus fort entre les *Kel Tamasheq* qui se désignent le plus souvent sous ce vocable pour bien montrer que leur unité est avant tout culturelle. L'assimilation des anciens esclaves n'a-t-elle pas été réalisée d'abord dans ce domaine ? Les petites filles attachées aux travaux domestiques, les jeunes garçons aux travaux pastoraux, apprenaient rapidement la langue et, en deux générations, des populations étrangères étaient intégrées dans la société, ayant perdu rapidement le souvenir précis de leur origine. Dans les deux pays où ils constituent une minorité suffisamment importante pour que leur communauté soit souvent citée, ils sont appelés «Touareg» au Niger et «Tamasheq» au Mali où le nom qu'ils se donnent est entré dans l'usage.

Les Touareg rassemblent des populations venues souvent par petits groupes du Nord du Sahara et qui absorbèrent des populations autochtones trouvées sur place. On a souvent conservé le souvenir du pays d'origine, du nom de la «tribu» dont on est issu : des familles migrantes ont constitué avec les populations trouvées sur place de nouveaux groupes, de nouvelles «tribus», portant souvent le nom d'un toponyme, rappelant le lieu de fusion de cet alliage nouveau ; puis la lente migration se poursuit, semée d'étapes jusqu'à l'arrivée sur les parcours actuels.

Il s'agit donc d'un brassage de groupes humains qui se sont constitués sur place sous le nom et sous la forme qui sont aujourd'hui les leurs. Par leur nom, les «tribus» se réfèrent à un toponyme, témoin de leur histoire ; par leur lente formation, les «ensembles politiques», qu'on a parfois appelés «confédérations», rappellent comment ils se sont mis en place sous l'autorité d'une tribu de l'aristocratie guerrière dominante, imposant son pouvoir à ses «dépendants» qui acceptent cette allégeance contre une protection indispensable en période de guerres et de rezzous menés aussi bien par d'autres Touareg que par des ennemis étrangers inconnus.

Une des constantes du monde touareg, qui se perpétue et se renouvelle tout au long de l'histoire, est fondée sur cette organisation politique formée autour d'un tambour de guerre (*ettebel*) qui matérialise le pouvoir ainsi que son détenteur (*amenokal*). Par migrations, guerres internes, révoltes ou scission, de telles chefferies disparaissent ou plus souvent se créent, se remodelent, se renforcent ou se dédoublent ; mais elles se reforment sur un modèle constant, associant diverses strates d'une hiérarchie sociale qui va d'une aristocratie guerrière au monde servile en passant par des religieux, des guerriers tributaires et des artisans ; les éléments serviles s'insèrent également dans une hiérarchie qui connaît toute une gamme de situations marquant de subtils rapports avec les «hommes

libres» : captifs de tente vivant parfois encore en symbiose avec leurs maîtres, captifs cultivateurs, constituant autrefois l'antenne agricole des guerriers nomades, affranchis à titre individuel ou collectif (*iderfan*), «tribus» constituées par l'alliance d'un homme et d'une femme, l'un de condition libre, l'autre de condition servile et dont le nom générique qui les désigne (*iboghollitten*) rappelle cette origine mélangée, etc. Toutes ces gradations marquent autant d'étapes vers une libération, qui n'efface cependant jamais les traces d'un passé servile.

Pour échapper à ce passé et le faire oublier, certains tentent de copier le modèle de leurs anciens maîtres : ils achètent des dromadaires au détriment du petit bétail, ils portent un turban à l'indigo et une épée de qualité bat leurs flancs. D'autres préfèrent quitter le milieu touareg, se fondre dans la masse paysanne, songhay ou haoussa, et oublier leur langue : en une génération ce sont des «Tamasheq» perdus.

Les composantes de ces différents ensembles politiques varient en importance relative : ici les tributaires (Kel Ahaggar, Kel Fadey, Kel Adar), là les religieux (Iwellemmeden Kel Deneg, Kel Antessar) sont majoritaires, alors qu'ils sont ailleurs absents ou très peu nombreux (Kel Geres). Le nombre relatif des groupes serviles croît le long d'un transept Nord-Sud, du Sahara au Sahel.

Cette forme d'organisation politique originale, qui ne fut jamais centralisée, reproduite dans le temps et dans l'espace, ne constitue souvent qu'une façade provisoirement conservée par l'administration ou maintenue par un chef d'envergure, personnalité respectée et admirée par toute la population, successeur de héros du passé dont les noms et la légende sont encore dans toutes les mémoires. La société touareg, fondée sur la guerre, l'esclavage et la maîtrise d'un espace, fut ébranlée par le colonisateur auquel elle s'était violemment et vaillamment opposée.

Dès lors, cet édifice pyramidal maintenu souvent artificiellement ne représente plus le cadre dans lequel une société peut se reconnaître, se mobiliser, se retrouver.

C'est donc ailleurs que se rencontrent les valeurs dans lesquelles les Touareg peuvent se situer par rapport aux autres et fonder la défense ultime de leur spécificité, de leur nature profonde. C'est le langage, on l'a vu, premier critère par lequel les Touareg se définissent, qui est une de ces valeurs majeures. Par la parole, les traditions orales sont véhiculées, les messages transmis, les relations entre générations, entre sexes, entre groupes sociaux manifestées dans les nuances convenues.

Les Peul, on le sait, sont dispersés dans toute l'Afrique et de ce fait «les dialectes du *fulfulde*, influencés par les langues voisines, sont si différents les uns des autres qu'un apprentissage est nécessaire pour se faire comprendre d'Est en Ouest des sous-cultures dépendantes des histoires locales et dont certaines sont depuis longtemps isolées les unes des autres» (Dupire, 1981, p. 167). Et pourtant, les Peul ont

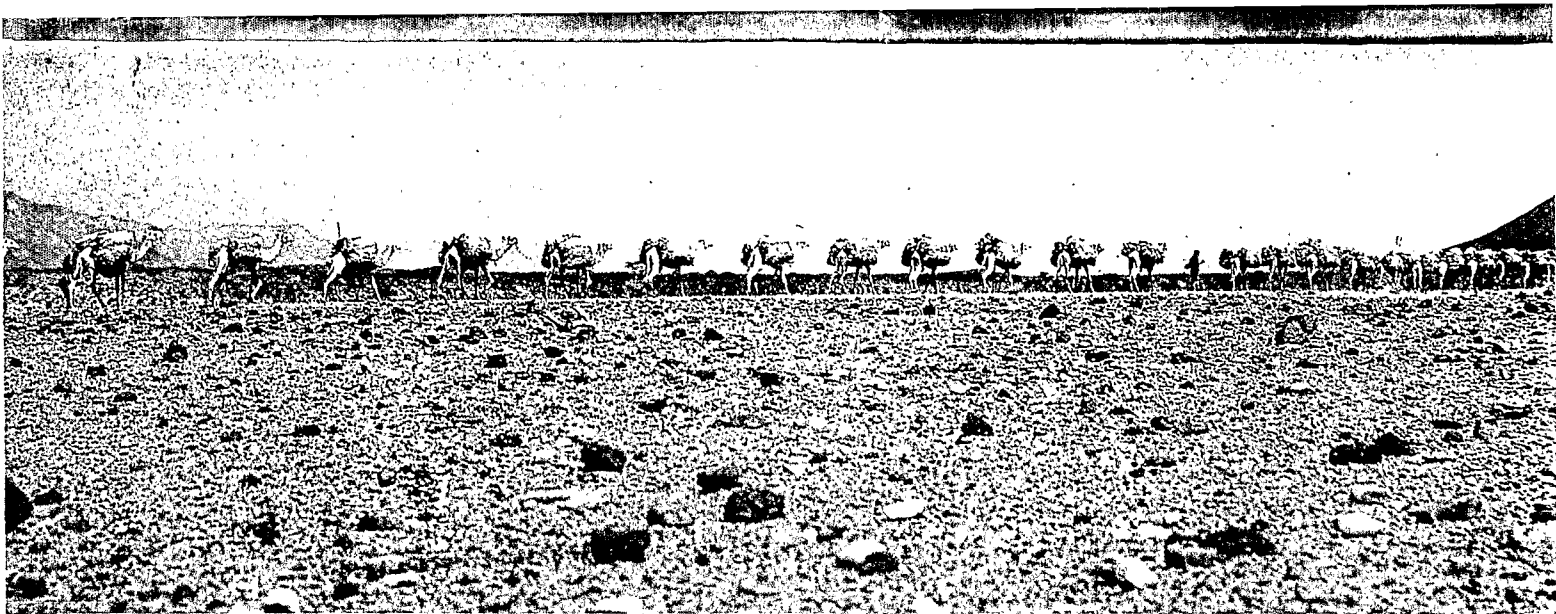


Fig. 3
Une caravane commerciale au départ de Tabellot (Sud-Est de l'Aïr)
pour les salines de Bilma au Niger.

conscience de leur unicité ethnique qui se manifeste par «un code social qui est aussi une éthique, le *pulaaku* – littéralement «la manière de se comporter en Peul»» (*ibid.*, p. 169).

Les Touareg qui ne connaissent pas une telle dispersion – ils occupent un pays, nous l'avons vu – et qui communiquent plus facilement entre eux grâce à un langage relativement homogène et à une écriture, possèdent aussi un dénominateur commun plus général : c'est le rattachement à une même civilisation pastorale caractérisée par des techniques, des rapports particuliers avec les animaux et le milieu exploité, avec l'espace où l'homme apprend à vivre, à se déplacer, à s'orienter, y compris dans les déserts où un étranger ne perçoit aucun repère apparent. Mais dans cette société stratifiée, il existe aussi une manière d'être touareg qui n'est pas la même pour tous. Même si le forgeron n'agit pas comme le guerrier, si l'esclave est en quelque sorte le «négatif» de l'aristocrate ou du religieux, leurs comportements respectifs se situent dans un contexte général de la société où ce qui est interdit pour l'un est licite pour l'autre, ou la pudeur de l'un n'est pas symétrique de celle de l'autre : le forgeron peut exprimer ce que les autres ne peuvent exprimer et de ce fait il devient le porte-parole des autres. Tous les Touareg participent cependant à une même communauté où le comportement de chacun est ajusté à son statut.

Un noble est un guerrier qui ne recule devant rien, et qui doit, par ses exploits, égaler ou dépasser ses ancêtres, héros inscrits dans la légende : leurs hauts faits sont rapportés dans des poèmes lyriques, chansons de geste des guerres passées. Son comportement montre qu'il connaît sa valeur : il a le verbe haut comme quelqu'un qui se trouve partout chez lui et qui se considère comme le maître des lieux et des campements qu'il visite. La femme du noble ou du guerrier participe aux réunions, elle s'exprime, réplique aux hommes, fait rire à leurs dépens, bref se comporte en actrice vivante et écoutée de la vie des campements.

Le religieux (il s'agit de tribu religieuse à titre collectif), par contre, se montre modeste en public, n'élève pas la voix et ne regarde pas en face la personne à laquelle il s'adresse : dans une réunion, il se couvre le visage et sa parole, filtrée par le tissu, est aussi mesurée que celle du noble est tranchante. La «religieuse» ne participe pas aux réunions publiques, ne sort pas de sa tente sans s'entourer d'une natte qui dissimule ses formes, ne voyage pas sur un chameau sans être protégée des regards par un dais en tissu, couvrant son palanquin.

Le comportement des hommes s'exprime dans la manière de porter le voile. Un jeune homme, devant une personne âgée à qui il doit le respect, ajuste son voile et ne laisse apparaître ses yeux que dans une fente étroite : il cache sa bouche et s'il faut boire du thé en public, il introduit le verre sous le tissu. Les relations amoureuses sont très libres, tout en étant codifiées au cours de réunions publiques (*ahal*) entre partenaires des deux sexes exempts de tout lien conjugal.

Si certains comportements sont communs (port du voile, respect de l'âge...), dans cette société stratifiée, chaque femme, chaque homme doit agir selon son niveau social, son sexe ou son âge. Pour maintenir la cohésion et la spécificité de l'ensemble du corps social, il faut savoir rester à la place qui est la sienne sous peine d'exclusion.

Les Touareg et le fleuve

Le fleuve Niger est connu de tous les Touareg, même de ceux qui vivent au loin, dans l'Ahaggar ou le Tassili des Ajer. Les caravaniers, les voyageurs ont permis la diffusion d'une connaissance géographique relativement précise du pays touareg des deux côtés du Sahara. Au début du siècle, dans l'Ahag-

gar, le Père de Foucauld a recueilli des toponymes, qu'il a notés dans ses dictionnaires (*Dictionnaire abrégé de noms propres et Grand Dictionnaire* en quatre volumes); ces toponymes concernent l'ensemble du pays touareg, jusqu'au fleuve et au-delà, et certains d'entre eux sont portés sur une carte. Dans tout le pays touareg, de l'Ahaggar à l'Aïr, de l'Adrar des Iforas au pays des Iwellemmeden, un même terme (*égéréou*) désigne le Niger. Il a sans exception un double sens : d'abord celui de mer, lac, grande étendue d'eau et fleuve très large comme le Niger ou le Nil; «par extension "fleuve du Niger" / *égéréou* est le seul mot employé dans l'Ahaggar pour désigner le Niger, qui n'a pas de nom propre; quand les Kel Ahaggar se servent de ce mot, c'est toujours du Niger qu'ils parlent, à moins qu'une phrase n'indique le contraire. Quand on veut parler d'une mer proprement dite, et que ce n'est pas indiqué par le sens général, on se sert d'une tournure comme celle-ci "la mer du sel", "la mer d'Alger", "la mer de Tripoli", etc. / *aril n'agéréou*, "côté du Niger", signifie par extension "Sud"» (Foucauld, 1951-1952, I, p. 486).

Les Touareg qui sont arrivés aux abords du fleuve ou qui ont pénétré sur la rive Sud, dans le pays gourma partagé entre le Mali, le Niger et le Burkina-Faso, sont entrés en contact avec d'autres pasteurs (Peul et Maures), avec des paysans (Songhay) et avec des pêcheurs (Sorko). Ils vivent dans un pays pluri-ethnique où ils ne sont pas majoritaires et où leur parler est souvent inconnu des autres qui utilisent comme langue véhiculaire le bambara ou le songhay. Sur les bords du fleuve, la présence d'éleveurs qui font de l'agriculture et de paysans qui achètent du bétail pose le problème d'un espace qui n'est pas extensible et qui est convoité par des hommes et

des troupeaux de plus en plus nombreux. Les Touareg du fleuve, c'est-à-dire en gros ceux de la zone soudanienne, comprennent un nombre d'anciens serviteurs noirs à vocation agro-pastorale, installés sur des champs, beaucoup plus important que les Touareg du Nord. Au Mali ces Touareg noirs constituent 12 % des Ifoghas de Kidal, et 78 % des Tendjeredjif de Goundam (Clauzel, 1962, p. 284). Au Niger, les proportions sont les mêmes : chez les Iwellemmeden Kel Denneq de la région de Tchintabaraden, la classe «servile» forme environ 10 % de la population touareg alors qu'elle atteint 80 à 87 % sur les deux rives du fleuve dans les arrondissements de Téra et de Tillabéry. Ces Touareg noirs, que l'on appelle Bella aux environs du fleuve, souvent constitués en «tribus», vivent d'agriculture, de cueillette (ramassage de graminées sauvages ou «fonio»), d'élevage et de travail salarié. Ils posent un problème historique qui est loin d'être résolu. Pendant longtemps, on les a étudiés exclusivement par rapport à leurs maîtres touareg et c'est pourquoi on les appelle souvent *iklan*, c'est-à-dire captifs ou esclaves en tamasheq : on les disait descendants de noirs razzés au cours des guerres ou achetés dans le Sud. Il semble cependant que certains groupes bella ont une origine qui s'inscrit dans la vallée du Niger : il aurait existé, selon des traditions rapportées par Dupuis Yakouba (Desplagnes, 1907, p. 386), des relations anciennes entre Bella et pêcheurs sorko. Les traits du visage de certains Bella ont même suscité des hypothèses sur une origine orientale (Monod, 1944, p. 18). Le monde touareg noir reste à explorer et on ne peut le fondre dans un moule unique comme les guerriers et les religieux ont tendance à le faire dans un désir simplificateur de séparer en deux la société : les hommes libres (*ilellan*) et les serfs (*iklan*).



Fig. 4
Bella creusant un puisard
dans la région de Bankilaré,
sous-préfecture de Téra,
au Niger.

L'exode des Bella, qui existe depuis longtemps, se poursuit et s'intensifie. « Ils ne se contentent plus de peupler les centres les plus proches de leurs tribus : Diré, Goundam, Tombouctou, Rharous, Bamba, Bourem, Gao, Ansongo, Ménaka; ils remontent le fleuve atteignant Niafunké et Mopti, ils le descendent jusqu'à Niamey. Ils s'enfoncent dans l'intérieur du Gourma, atteignent Douentza et Bandiagara, ils les dépassent, pénètrent en Haute-Volta (Dori, Ouahigouya, Ouagadougou), ils poussent même au Ghana et on en retrouve à Koumassi », dit Clauzel (1962, p. 301). Le phénomène bella, en termes démographiques, est important : Gallais, qui étudie le Gourma, parle de « l'«iklanisation» de la société tamasheq : 60 000 *iklan* en face des 25 000 Tamasheq vrais, Imajaren, Imrad, Ineslemen et des 15 000 Maures et Peul parcourant le Gourma » (Gallais, 1975, p. 89).

Le fleuve et ses abords attirent des Touareg de plus en plus nombreux : les pâturages de bourgou (*Echinochloa stagnina*), les champs irrigués leur permettent de pratiquer un élevage transhumant autour de campements de plus en plus fixes. Mais la compétition entre les diverses populations au sujet de l'utilisation de la terre et des pâturages provoque des tensions et parfois même des conflits sérieux.

Les Touareg et les États

Les Touareg constituent une minorité dans les États où ils vivent; ils occupent dans chacun d'eux la partie la plus aride et la moins peuplée. Si leur domaine est très étendu, il est inégalement occupé puisque des déserts séparent les zones pâturables ou encore les oasis irriguées des massifs sahariens de l'Ahaggar ou de l'Aïr. Dans la zone pastorale où ils nomadisent, la densité kilométrique de la population nomade est presque toujours inférieure à 1 habitant au km².

De ce fait, dans chacun de ces États, la région des Touareg se trouve au bout du monde, loin des capitales et des centres de décision. La dispersion des populations nomades, leur éloignement des villes et des centres administratifs (chef-lieu de cercle au Mali, préfecture au Niger ou chef-lieu de wilaya en Algérie), ont rendu plus difficiles la scolarisation et le contrôle médical. De plus, après avoir opposé une résistance acharnée à l'occupation française au début du siècle, après avoir soulevé tout le pays touareg en 1917 dans une grande révolte qui fit vaciller l'armée coloniale, les chefs touareg offrirent une résistance opiniâtre à une scolarisation qu'ils considéraient comme une atteinte à leur pouvoir, comme une intrusion de leurs vainqueurs dans l'ordre touareg, dans la transmission des valeurs, bref comme une tentative de déstabilisation de la société. Dès lors, lorsque l'autorité coloniale les obligea à donner des enfants à l'école, plutôt que d'envoyer

leurs -fils, c'est-à-dire ceux des chefs, des nobles ou des hommes libres, ils envoyèrent les enfants de leurs captifs. Ce fut une lutte incessante entre militaires ou administrateurs coloniaux et chefs : beaucoup de ces derniers furent punis ou destitués pour avoir refusé d'envoyer leurs enfants à l'école. Dans une zone difficile à scolariser en raison du nomadisme, les élites touareg ne donnèrent que tardivement des jeunes pouvant assurer la relève des administrateurs coloniaux ou des fonctionnaires africains de la première génération formés au Sénégal à l'école William Ponty. Dès lors, la chefferie traditionnelle maintenue par le colonisateur comme relais de son pouvoir et comme responsable de la levée de l'impôt, se transmettait souvent à des hommes peu scolarisés et mal armés face aux nouvelles élites. La situation se perpétua après l'indépendance où bien des chefs touareg furent élus députés sans avoir l'instruction qui leur aurait permis de faire œuvre utile. La zone touareg accuse sur les régions méridionales un retard difficile à combler.

Un autre problème, hérité de la période coloniale, concerne l'esclavage, c'est-à-dire les rapports entre maîtres et captifs. Les administrateurs français ne surent ni ne purent adopter une politique claire et cohérente. En fait, l'administration coloniale ne cessa d'osciller entre des attitudes différentes, voire contradictoires. D'un côté, le représentant de la République, héritier de la Révolution et des Droits de l'homme, ne pouvait que condamner cette pratique détestable. D'un autre côté, l'administrateur ou le militaire se trouvait devant une société à administrer, à organiser sur des bases nouvelles : il voyait dans le chef, dans le noble, dans le guerrier, un interlocuteur qui possédait l'autorité. Abolir brusquement l'esclavage, c'était détruire les bases de la société que l'on prétendait commander, c'était pulvériser l'autorité et donner des chefferies à des groupes serviles que l'on contrôlerait mal. Au lieu d'avoir en face de soi une seule autorité traditionnelle, il faudrait traiter avec une poussière de chefs irresponsables, souvent introuvables car dispersés sur des territoires immenses. Ces deux tendances se succédèrent dans le temps. Après la résistance à la conquête, après la révolte de 1917 contre une autorité installée mais non acceptée, l'administration coloniale chercha à mutiler l'adversaire, à réduire sa force pour que de telles révoltes ne puissent se reproduire : des tribus serviles furent libérées, des chefferies morcelées parfois supprimées. Cette position destructrice, qui tendait à réduire l'adversaire pour l'amener à composition, constitua la politique officielle après la révolte.

La paix établie, le colonisateur rechercha à nouveau ses interlocuteurs dans l'aristocratie. On traita au coup par coup les différends entre maîtres et serviteurs. A l'indépendance, il n'y eut pas de ruptures brusques : les départs de captifs cependant s'intensifièrent et si, en Algérie, la nouvelle administration libéra les captifs, souvent malgré eux, sans souvent prévoir leur reconversion, ce ne fut le cas ni au Niger, ni au Mali où la masse des anciens serfs posait un problème d'une

tout autre dimension. Bien entendu, légalement l'esclavage n'existait plus; n'était captif que celui qui le voulait bien et ne savait pas subvenir seul à ses besoins. De nombreux serviteurs restaient auprès de leurs anciens maîtres, surtout si ceux-ci possédaient des troupeaux importants: ils se sentaient associés à ces richesses.

Dans les États indépendants, le pays touareg resta à l'écart des centres de décision: les gouvernements dans leur capitale se trouvaient toujours à des distances considérables. Il fallut attendre plusieurs années pour que des Touareg accèdent à des postes de responsabilité majeure. Lorsque des industries se développèrent en zone touareg, après la prospection et la mise en exploitation de l'uranium dans l'Aïr (construction de routes, prospection et exploitation du charbon, installation d'une centrale thermique, etc.), les emplois spécialisés et techniques furent occupés par des étrangers alors que les Touareg, dans un premier temps, n'occupèrent que des emplois subalternes peu qualifiés. Cette situation évoluait avec l'arrivée de jeunes sortis de l'Université ou d'écoles spécialisées qui occupaient des postes d'autorité, mais, à l'échelle nationale, on jugeait souvent préférable qu'un fonctionnaire serve hors de sa région d'origine.

Dans les États où les Touareg forment une minorité, certes, mais une minorité importante — 8 à 10 % au Niger et 5 % au Mali — la langue touareg est reconnue comme langue nationale et a droit de cité à la radio et à la télévision.

Il n'en reste pas moins que pour communiquer avec l'extérieur, le Touareg doit parler bambara ou songhay au Mali, haoussa ou zerma au Niger, arabe en Algérie et français dans les services publics nigériens ou maliens. Sa langue est rarement connue des autres populations: un Touareg doit être polyglotte. Depuis une dizaine d'années, un grand nombre de jeunes Touareg ont cherché du travail dans les pays voisins: la Libye, riche de ses revenus pétroliers et pauvre en main-d'œuvre, a été le pays qui a attiré longtemps la majorité des migrants. Certains convoaient des troupeaux de chameaux de boucherie ou se rendaient dans les villes pour chercher du travail. L'Algérie a été également un pays d'accueil pour de nombreux travailleurs, mais aussi, depuis les sécheresses qui se sont succédé à partir de 1968, le lieu de refuge de nomades ayant perdu leurs troupeaux. Ces pays «frères», proches par la culture, ont ainsi accueilli des travailleurs, des familles sans ressources et aussi des réfugiés politiques qui ont trouvé en Libye un havre bienveillant mais intéressé: il s'agissait de rassembler les mécontents, les opposants, les exilés... Dès lors, le pays touareg a tissé de nouveaux liens avec les pays du Nord, non sans susciter les craintes des gouvernements nigérien et malien qui voyaient là une tentative de déstabilisation, et aussi une suspicion vis-à-vis des Touareg restés au pays: on redoutait qu'ils ne cèdent à la tentation libyenne et ne rejoignent les exilés et les proscrits. Des jeunes gens revenus de l'étranger ou simplement ayant fini leurs études sans trou-

ver de travail ont constitué une classe de chômeurs dont le nom est entré dans la langue (*ashamur*, pluriel *ishumar*) et la *teshumara* désigne «un état d'esprit, un mode de vie, un courant idéologique, une vision politique, qui se sont développés en marge de la société touarègue» (Hawad, 1990, p. 123).

Les Touareg dans la tourmente

Depuis la grande révolte de 1917, le pays touareg n'a pas connu de troubles, hors le soulèvement qui embrasa l'Adrar des Iforas en 1963. Cette zone montagneuse, isolée, souvent difficilement accessible, a souvent été le fief de quelques hors-la-loi qui défiaient l'autorité coloniale en tenant le maquis (Clauzel, 1989, p. 154). En 1963, la révolte naquit des réformes brusques introduites dans la société par l'administration malienne (sur l'esclavage notamment) et aussi des provocations et des exactions de chefs de poste: menée à l'ancienne, dans la précipitation et sans unanimité, elle fut réprimée dans le sang par l'armée équipée de chars (Cheikh Ag Bay et Rachid Bellil, 1986, pp. 46-85).

La rébellion actuelle tire son origine de causes anciennes et de circonstances fortuites qui ont servi de détonateur. Les causes profondes se trouvent dans le désir des Touareg d'être associés à la gestion de leur région, occasion qui se présente en 1989, lorsque le président du Niger Ali Seïbou accorde une amnistie aux exilés de Libye. Les anciens fonctionnaires reprennent leur place dans l'administration, alors que l'*ashamur* se retrouve chez lui, inactif et marginalisé. Dans ses pérégrinations incessantes, l'*ashamur*, après s'être équipé d'un bidon en plastique et d'un sac marin (*shakmara*) en lieu et place de l'outre et du sac en peau traditionnels, se munit de la kalachnikov et, comme le dit justement Hawad (1990, p. 136), à l'étape du *shakmara* succède celle de la kalachnikov. Des acteurs, des combattants sont dès lors disponibles.

L'étincelle qui va mettre le feu aux poudres sera provoquée par une protestation contre des détournements de fonds. Après l'expulsion d'Algérie de nombreux réfugiés nigériens et maliens, une aide internationale (FIDA) est consentie pour l'installation de ces Touareg démunis dans des sites choisis et préparés; ils doivent quitter les camps où ils ont été regroupés autour de Tchén Tabaraden. La protestation contre le détournement de ces fonds est violente: prise de la sous-préfecture et saisie d'armes.

L'arrivée de parachutistes va entraîner une répression sanglante qui met fin à toute opposition armée.

Au Mali, la révolte qui commence à Ménaka embrase l'Adrar des Iforas. L'armée tente en vain de reprendre le contrôle de la région: elle essuie des échecs successifs devant des rebelles connaissant parfaitement le terrain et sachant se

servir de Toyota et d'armes modernes. Devant son impuissance, l'armée se livre à des massacres; le Nord de l'Adrar des Iforas est contrôlé par les « rebelles »; des journalistes français viennent, au cours de l'été 1990, via l'Algérie, faire des reportages auprès des combattants et de leur chef. Pendant toute cette période, une guerre s'installe avec ses cortèges de violences et de tueries. Les habitants de campements, qui ont le seul tort de se trouver sur le parcours de patrouilles militaires, sont massacrés; des exécutions publiques ont lieu à Gao, Kidal et Ménaka. Le gouvernement traite les rebelles de « bandits de grands chemins ». Deux positions inconciliables sont en présence : celle d'un État conduit par des militaires qui n'accepte pas que son autorité soit bafouée et celle d'une communauté qui réclame la possibilité de choisir elle-même son avenir dans les domaines économiques, sociaux, culturels et ne pas tout attendre de l'aide humanitaire internationale. Or, peu de temps après, le gouvernement malien signe un accord sur « la cessation des hostilités » à Tamanrasset en Algérie : le 6 janvier 1991, les « bandits de grands chemins » sont devenus des interlocuteurs et les mouvements qu'ils représentent se trouvent légitimés par cette négociation. Le gouvernement malien, menacé à Bamako même par ce grand courant réclamant le multipartisme et la démocratie, sent l'urgence de fermer le front du Nord. Les concessions faites par le gouvernement sont importantes, mais avec la chute du régime elles ne peuvent entrer dans les faits.

Les troubles, l'insécurité, la répression ont repris au cours de l'année 1991 et se sont même étendus à toute la zone nomade de la Mauritanie au Niger; le centre de gravité des affrontements s'est déplacé de Ménaka et Kidal à Tombouctou. Des pogroms se sont déroulés contre la communauté arabo-berbère dans les principales villes – Gao, Tombouctou, Sévaré : les biens, maisons et commerces ont été pillés. On ne distingue plus guère ce qui peut être attribué à une révolte politique de ce qui relève du banditisme. Le fossé se creuse entre les communautés noire et blanche et on se rend compte que le problème ne pourra être résolu par la force.

Conclusion

Comment écrire aujourd'hui sur les Touareg sans évoquer les événements qui se sont succédé depuis mai 1990 au Niger et au Mali? Comment ignorer ces vagues de violences et de répression qui ont déferlé sur le pays touareg? On ne peut rester sur une description romantique d'une société nomade qui a su domestiquer un milieu difficile, qui continue à vivre comme au temps de Moïse, qui fait la guerre et tient des cours d'amour : il faut s'éloigner des clichés concernant « les hommes bleus », « les chevaliers du désert », destinés au tou-

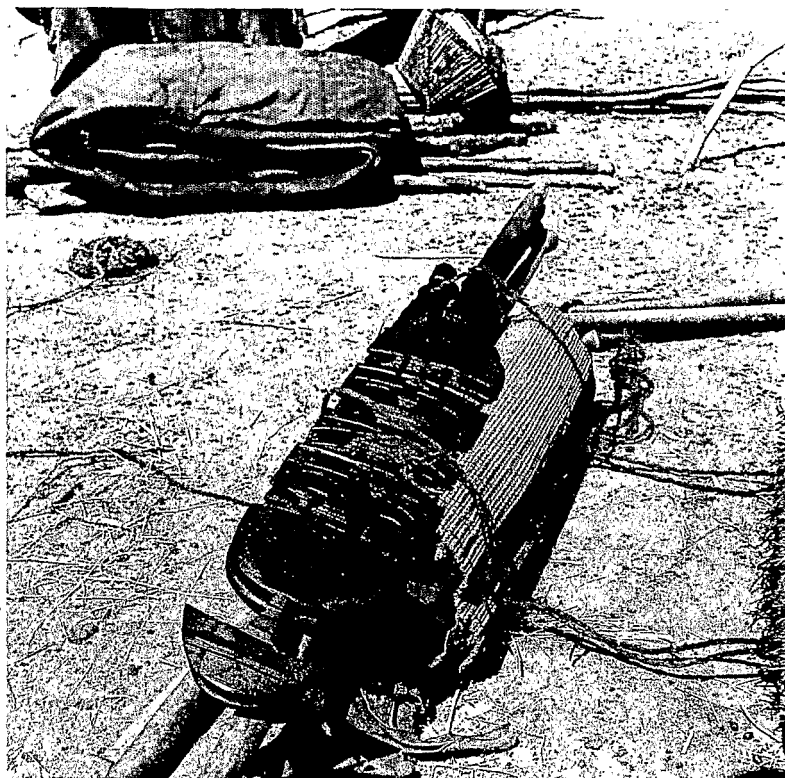


Fig. 5
Tente et matériel déposés au sol
à l'arrivée d'un déplacement (piquet = ehe)
dans la région d'Ayorou,
sous-préfecture de Tillabery, au Niger.

risme, alors qu'il s'agit d'une société menacée de destruction, voire de disparition.

On ne peut parler aujourd'hui des Touareg en décrivant seulement une société reconstituée dans l'état idéal où elle aime à se contempler et à se montrer. Les nobles se plaisent à parler d'un âge d'or où leur courage leur permettait de réaliser des exploits étonnants, de conquérir des pays et de s'enrichir en razziant les troupeaux, les récoltes et les esclaves de leurs voisins. Les guerriers constituaient une galerie de héros cherchant constamment à se surpasser en invoquant une femme aimée et à inscrire leurs hauts faits dans des épopées chantées par les poètes.

Depuis quelques décennies, le calme qui régnait en pays touareg, mis à part la révolte de 1963 dans l'Adrar des Iforas, réprimée par la force sans que l'on ait cherché à traiter les causes du mal, masquait les profondes transformations de la société et du pays. Ce sont les « sécheresses » généralisées à partir de 1968, avec les déficits pluviométriques records de 1972-1973 et de 1983-1984, qui ont porté au premier plan de l'actualité la zone sahélienne, les nomades et les Touareg. C'est l'aspect désertification, désertisation, péjoration du couvert végétal qui a attiré l'attention à une période où les problèmes écologiques mobilisent l'opinion au point qu'une conférence

mondiale sur la désertification se réunit en 1977 à Nairobi. Mais à travers ces sécheresses, l'exploitation des parcours, les surcharges du bétail, les concentrations humaines autour des villes nouvelles, liées à l'industrie (mines de charbon, d'uranium), à l'administration (sous-préfectures ou postes administratifs) ou aux marchés qui se créent en zone pastorale, ont montré une modification de l'organisation de l'espace. C'est déjà une diaspora qui s'amorce avec un flux migratoire vers les villes, vers les zones agricoles et vers les pays étrangers du Sud et du Nord.

Cependant les révoltes et les répressions qui se sont installées depuis mai 1990 en pays touareg apportent la preuve que la société touareg est en pleine mutation. Les stratifications sociales s'estompent : ce ne sont plus seulement les anciens guerriers qui prennent les armes, mais toute une jeunesse qui a vu le monde, qui veut s'exprimer et prendre des responsabilités dans la gestion de son pays, de sa région ; au Niger, les répressions touchent les religieux beaucoup plus que les nobles dont certains chefs sont les alliés objectifs de l'armée. Les valeurs touareg subsistent cependant : elles allient un code qui donne à chacun une place à tenir, une manière de se comporter en société qui n'est pas abolie et une connaissance du milieu qui permet de se situer dans le temps et dans l'espace. Devant les périls qui les menacent, les Touareg prennent de plus en plus conscience qu'ils appartiennent à une même culture, à une même civilisation qui dépasse les frontières de chaque pays. Ils savent qu'ils ne survivront que s'ils ont conservé leur originalité, que s'ils restent eux-mêmes face aux sociétés voisines plus nombreuses et jalouses de leur particularisme. Parler des Touareg en cette fin de 1992, c'est dire qu'ils font partie de cette immense revendication ethnique et culturelle qui déstabilise le monde d'aujourd'hui. Pourront-ils se faire entendre et gagner une relative autonomie au sein de chacun des États dont ils font partie ?

Bibliographie

- Ag Bay et Bellil, R.
1986. « Une société touarègue en crise : les Kel Adrar du Mali », *Awal, Cahiers d'études berbères*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1986 (2), pp. 49-95.
- Bernus, E. et S.
1975. « L'Évolution de la condition servile chez 1 Touaregs sahéliens », in *L'Esclavage en Afrique précoloniale*, dix-sept études présentées par C. Meillassoux, Paris, Maspéro, 582 p., pp. 27-47.
- Bernus, E.
1981. *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Paris, Éditions de l'ORSTOM (Mémoire n° 94).
1987. « Les Touaregs », in *Ethnies, Revue de Survival international* (France), automne 1987 (6-7), pp. 7-13.
- Chaker, S.
1984. *Textes en bilingue berbère*, Paris, CNRS, 291 p.
- Claudel, J.
1962. « Évolution de la vie économique et des structures sociales du pays nomade du Mali de la conquête française à l'autonomie interne (1893-1958) », in *Tiers-Monde*, Paris, PUF, janvier-juin 1962, III (9-10), pp. 283-311.
1989. *Administrateur de la France d'outre-mer*, Éditions Jeanne Laffitte-A. Barthélemy, 223 p.
- Desplagnes, L.
1907. *Le Plateau central nigérien*. Paris, Larose, 1 carte h.t., 504 p.
- Dupire, M.
1981. « Réflexions sur l'ethnicité peule », in *Itinérances... en pays peul et ailleurs. Mélanges à la mémoire de P. F. Lacroix*, Paris, Mémoire de la Société des Africanistes, t. II, pp. 165-181.
- Foucauld, Père Ch. de
1940. *Dictionnaire abrégé touareg-français de noms propres (dialecte de l'Ahaggar)*, Paris, Larose, 362 p.
1951-1952. *Dictionnaire touareg-français (dialecte de l'Ahaggar)*, Paris, Imprimerie nationale, 4 vol., 2 028 p.
- Gallais, J.
1975. *Pasteurs et paysans du Gourma. La condition sahélienne*. CNRS, Mémoire du CEGET, 15 cartes h.t., 239 p.
- Hawad
1990. « La teshumara, antidote de l'État », in *Touaregs exil et résistance*, Aix-en-Provence, Edisud, *Revue du Monde musulman et de la Méditerranée*, 57, 1990 (3), pp. 123-138.
- Monod, Th.
1944. « Une simple impression... », *Notes africaines*, Dakar, n° 21, p. 8.
1968. « Les Bases d'une division géographique du domaine saharien », Dakar, *Bull. de l'IFAN* (B), XXX (1), pp. 269-288.

Vallées du Niger



Paris
Musée national
des Arts d'Afrique
et d'Océanie
12 octobre 1993 -
10 janvier 1994

Leyde
Rijksmuseum voor
Volkenkunde
mars-mai 1994

Philadelphie
Philadelphia Museum
of Art
juin-septembre 1994

Bamako
Musée national du Mali
octobre-décembre 1994

Ouagadougou
Musée national
janvier-mars 1995

Lagos
National Museum
avril-juin 1995

Niamey
Musée national
juillet-septembre 1995

Nouakchott
Musée national
octobre-décembre 1995

Conakry
Musée national
janvier-mars 1996

Vallées du Niger



Réunion
des Musées
Nationaux



J. Konaré	Introduction	3
Devisse, R. Vernet	Le bassin des vallées du Niger : chronologie et espaces	11
Daget, P. Rognon, R. Vernet	I Cadre	38
Aumassip, J. Devisse, B. Diallo, C.A. Folorunso, A.D. Igirgi	II Trois ouvertures sur les mondes extérieurs	90
Barbey, E. Bernus, J. Devisse, B. Diallo, Z. Dramani-Issifou, C.A. Folorunso, Hamani, L. Kesteloot, S.M. Ndong, S. Sidibé	III Peuples	132
M.A. Bedaux, V. Chieze, E. Coulibaly, D. Creissels, M. Dembelé, J. Devisse, Gallay, L. Garenne-Marot, E. Huysecom, R. et S. McIntosh, A. Mayor, R. Nicolaï, Raimbault, A. Schmidt, J.D. Van der Waals, K. Williamson	IV Méthodologie	214
I. Bitiyong, B. Gado, D. Grébénart, F. Paris, A. Person, J.-F. Saliège	V Archéologie : étude de cas	358
M.A. Bedaux, M. Dembelé, A. Derefaka, J.-B. Kiethaga, B. Koundouno, A. Person, S. Sidibé	VI Archéologie : apports et problèmes	416
I. Benhsaïn, P. Maas, G. Mommersteeg, O. Nao	VII De la recherche à l'histoire	476
E. Baumann, J. Devisse	Conclusion	512
	Catalogue des œuvres exposées	529